

## Le délaissement

Par François Chirpaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

12 novembre 2006

De toutes les épreuves de la vie, la solitude est, sans conteste, l'une des plus douloureuses. Et l'une des plus révélatrices. L'une des plus douloureuses car elle prive l'être humain de l'aide qu'il ne cesse d'attendre et de solliciter de son semblable. Et l'une des plus révélatrices car elle met à nu le caractère précaire de la condition de tout homme dans la vie. Nul, en effet, ne peut comprendre ce que veut dire exister ni se comprendre lui-même tant qu'il n'a pas été confronté au délaissement de la solitude qui le laisse démuné dans le monde, face à son destin et sans recours.

Tant que l'existence réussit dans ses projets, qu'elle parvient à réaliser ses rêves et qu'elle s'éprouve en bonne santé, habitant, sans peine majeure, son propre corps, elle peut légitimement prétendre connaître le bonheur, puisqu'elle se sent en accord avec sa propre vie. Un accord renforcé par l'aide qu'elle reçoit de ses proches qui l'estiment ou qui l'aiment, en tout cas qui la confortent dans les difficultés du quotidien. Mais des projets qui échouent, des rêves qui s'effondrent, des maladies et des blessures qui l'atteignent dans son corps ou dans son âme brisent cet accord et la contraignent à prendre la mesure du caractère fragile de sa condition de vivant humain. Des amitiés ou des amours qui se rompent alors qu'on les croyait inébranlables renvoient chacun à sa solitude, le forçant à découvrir, malgré lui, la précarité de toute vie, dans l'évidence impossible à masquer que son lot ultime est la mort.

Qu'il soit du destin de l'homme d'avoir à mourir, chacun le sait qui ne vit pas comme un insensé gaspillant son temps à s'étourdir au gré de ses caprices du moment. Cependant, dans le cours ordinaire des occupations et des tâches quotidiennes, cette éventualité n'est envisagée que dans des temps éloignés, en tout cas comme si cela ne concernait pas le moment présent. Si nul n'ignore qu'il doit mourir un jour, il n'en rêve pas moins de parvenir à esquiver ce moment le plus longtemps possible. Comme si, en fait, cela concernait les autres hommes et non pas lui-même.

Dès lors, par contre, que l'échéance de la fin de vie se révèle inéluctable, du fait du grand âge, de l'irruption de la maladie incurable, du traumatisme brutal d'une agression ou bien de la violence meurtrière des éléments ou des hommes, le sentiment de la précarité de la condition s'impose avec une force d'autant plus grande qu'il met à nu l'angoisse d'une solitude impossible à conjurer. Devant l'échéance entrevue de sa propre mort, chacun demeure seul et sans recours. Les mots de Pascal sont peut-être cruels, mais ils sont justes : « Nous sommes plaisants de nous reposer sur la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissants comme nous ; ils ne nous aideront pas : on mourra seul. » « Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous le voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. » Encore dans la vie et encore capable d'accomplir les gestes habituels comme d'assumer les tâches qui lui incombent, elle n'y est désormais plus que dans la perte de liens essentiels qui rend d'autant plus insupportable le sentiment de sa propre

fragilité. Encore dans la vie, mais dans une vie pour ainsi dire désaccordée d'avec elle-même du fait de la rupture des liens familiaux.

L'évidence de la proximité de l'échéance inévitable et le sentiment du délaissement vont de pair. Ils s'amplifient l'un l'autre et la solitude révèle alors la face insupportable d'une existence délaissée, sans aucune protection contre ce qui la met en péril. La proximité de l'échéance suprême est rendue encore plus éprouvante par le sentiment d'une solitude totale. Celui qui sent qu'il va mourir est irrémédiablement seul et nul de ceux qui se tiennent à l'entour ne peut le gratifier de la seule aide attendue qui viendrait retarder l'échéance. Quiconque est habité par l'espérance que ce moment n'est pas le terme ultime de sa vie peut conserver, en lui-même, une certaine sérénité. Mais non pas celui qui est livré au seul effroi devant l'énigme.

### **La demande et le recours**

Celui qui, de son plein gré, choisit de s'isoler le fait en vue de se retrouver lui-même dans le silence. Loin de la foule et du bruit comme de tous les bavardages où la parole s'éparpille en rendant impossible la rencontre de deux êtres, et où l'existence comme la pensée se dissipent. Et cela pour mieux se comprendre lui-même et le sens qu'il s'efforce de donner à sa vie ou bien pour réserver un temps à la réflexion, à la méditation ou à la prière. S'isoler de la sorte n'est pas rompre tous les liens qui le rattachent à la communauté de ses proches, ce n'est pas davantage tenir pour nulles les relations affectives qu'il a réussi à nouer au fil des années. C'est seulement suspendre, pour un temps, les moins importantes de ces relations, le temps de faire le point sur soi-même et sur sa vie car rien d'important ne parvient à se mûrir que dans le retrait du silence. Se tenir de la sorte, et pour un temps, dans le retrait est façon de demeurer attentif à la part vive de son être et de ce qui donne sens à sa propre vie. D'une tout autre nature, par contre, la solitude contrainte qui, elle, n'est pas suspension partielle et provisoire des liens mais leur rupture irrémédiable. Elle n'est pas choisie, elle s'impose, quoi que veuille celui qui a à la subir et cette rupture met à nu le délaissement de l'existence en accentuant, par son absence, l'importance de la demande que chaque homme ne cesse d'adresser à son semblable, laissant sans réponse cette même demande.

L'être humain, en effet, ne vit que de sa relation à d'autres, ses semblables. C'est à eux qu'il doit d'avoir fait son entrée dans la vie, d'avoir pu accéder aux mots de la langue et d'être parvenu à tisser tous les liens qui lui permettent de vivre au fil des jours. Pour la satisfaction des besoins les plus élémentaires (comme la nourriture et la protection contre les intempéries et les dangers) il a besoin d'autres hommes et la vie ordinaire est tissée de ces innombrables fils qui relient chacun à tous ceux dont il est débiteur pour continuer à vivre. L'espace de la relation, là où l'être humain peut parler à ses proches, est le lieu même de la vie. Et, plus que tout autre, l'espace des relations privilégiées parce que plus intenses et plus personnelles. Les liens économiques sont, certes, indispensables puisqu'ils permettent de subvenir aux besoins vitaux. Cependant ils demeurent extérieurs à ce qui importe le plus à l'existence car ils ne mettent en relation que des fonctions et non pas des personnes. Les liens affectifs, eux, sont d'une autre nature parce que l'amour ou l'amitié qui rapprochent deux individus les établissent dans cette proximité affective dont chacun a besoin pour aimer et être aimé : pour être valorisé à ses propres yeux en étant reconnu par d'autres.

Ce que l'être humain demande à ceux à qui il est relié de la sorte c'est d'être conforté dans sa prétention à exister comme celui qu'il veut être, quelqu'un dans sa singularité propre, avec ce visage, ce nom et cette histoire personnelle, et non pas un être anonyme du clan ou perdu

dans la foule. De telles relations sont indispensables pour qu'il parvienne à reconnaître du sens à sa vie. Il ne s'agit plus, pour lui, de simplement subvenir à des besoins, il y va, en fait, de l'évidence indispensable de ce sens pour être en mesure d'aimer sa propre vie. L'acte d'exister est, en effet, toujours paradoxal. Il ne se vit que d'affirmer la prétention qui le singularise, se posant comme celui qu'il prétend être et donc en souci de marquer sa différence avec tous les autres. Et pourtant, quelque intense que soit cette affirmation, elle demeure inassurée tant qu'elle n'est pas confirmée par des autres. La prétention est nécessaire pour s'affirmer soi-même et se faire une place dans le monde. Mais une telle prétention ne peut se conforter par elle seule. Pour être validée à ses propres yeux il lui faut une reconnaissance, et cette reconnaissance ne peut venir que des autres et, plus particulièrement, de quelques-uns privilégiés

Une demande de cette ampleur est, indéniablement, indice d'un manque essentiel, mais c'est ainsi que nous avons à vivre, nous qui sommes des hommes. Des autres, nous avons besoin pour la multitude des services que nous échangeons au fil des jours car ce sont de tels services qui procurent l'aisance indispensable à la vie quotidienne. Cependant le besoin qui s'exprime dans la demande affective est d'une tout autre nature. Il ne s'agit pas alors, en effet, de simplement rendre la vie plus commode mais bien de lui permettre de se vivre en lui accordant de respirer dans un climat de confiance. L'amour est bien, comme Platon l'a mis en évidence, fils de pauvreté et de surabondance. Fils de surabondance, parce qu'il donne et peut donner presque sans fin. Mais fils de pauvreté, néanmoins, car, d'une manière paradoxale, au cœur même de cette surabondance, gît un manque essentiel, comme si l'être humain ne disposait pas, par lui seul, de ce qui importe le plus à sa propre vie. Quand bien même, en effet, il prétend se suffire à lui-même dans l'affirmation de son individualité, il ne peut, par lui seul, parvenir à plus qu'à une simple affirmation. Ce qu'il *prétend* être, il ne peut le savoir ou en *être assuré* que pour autant qu'un autre lui accorde confirmation. A l'autre privilégié par les liens de l'amour ou de l'amitié, il ne demande donc pas seulement des services et de lui il n'attend pas seulement qu'il lui procure la nourriture ou la protection contre les dangers. De lui il attend, encore et surtout, qu'il le confirme dans sa prétention à *être* en réalité.

Tel est, en fait, le fond de la demande qu'un être humain adresse à un autre : de le confirmer et de le reconnaître dans sa prétention à vivre comme celui qu'il veut être. En un mot, d'être aimé. L'amour revêt diverses formes, de l'affection apportée par la famille à la relation sexuelle. Mais, toujours, ici et là, lorsqu'il est véridique, il est réponse à cette demande dont chaque être humain a besoin pour que sa vie ait du sens. La question : « M'aimes-tu ? » n'est que l'expression de cette demande. Et si les mots : « Je t'aime » ne sont pas la simple expression d'un désir momentané et capricieux, ils veulent dire : « Tu existes et je t'accepte comme tu es ».

### **Entre proximité et distance**

Or, c'est précisément parce que cette demande est d'une telle intensité que l'existence ressent d'une manière d'autant plus douloureuse son échec. Si la solitude contrainte est à ce point douloureuse c'est qu'elle ne cesse de raviver la difficulté à vivre simplement par soi-même et, tout à la fois, de mettre à nu l'importance vitale du lien affectif entre un être humain et un autre mais aussi sa fragilité. Il est un fait que les amitiés et les amours peuvent se briser et les liens les plus forts se distendre. Mais lorsqu'ils viennent à mourir l'existence ressent d'une manière d'autant plus douloureuse son délaissement dans la vie. Peut-être y aura-t-il encore d'autres jours pleins d'occupations et de tâches, mais des jours qui se révèlent vides pour une vie qui n'a désormais plus de sens. Sans horizon parce que sans appui.

La solitude endurée comme une épreuve révèle, en fin de compte, l'impossibilité de combler la distance entre deux existences. Les êtres humains sont proches les uns des autres dès lors qu'ils peuvent se parler. Ils le sont dans les échanges ordinaires, ils veulent l'être sitôt qu'ils nouent des relations privilégiées. Il leur faut pourtant comprendre et admettre que cette proximité souhaitée et désirée ne parvient jamais à abolir la distance entre l'autre et soi-même. Nouer une relation privilégiée avec un autre est désirer réduire à l'extrême cette distance, jusqu'à ne plus faire qu'un avec lui. Toutefois, cette même distance ne peut être abolie, pour cette simple raison que l'autre est différent de moi et que c'est précisément pour cela qu'il est aimé. Telle est bien la contradiction de toute relation privilégiée : d'aimer l'autre pour sa *différence* même et de ne pouvoir supporter la *distance* qu'impose sa différence. L'autre qui est aimé n'est pas le simple reflet de moi-même et c'est sa différence qui conduit à le privilégier parmi tant d'autres. S'il peut m'apporter ce que j'espère pour ma vie c'est qu'il n'est pas en tout point identique à moi-même. On aime un être différent de soi, mais on a peine à supporter la distance qu'implique sa différence.

Entre un être humain et un autre une distance demeure donc, quoi que souhaite, en chacun, le désir. Or, l'amour qui se tourne vers l'autre est, sans cesse, mû par l'espoir d'abolir la distance entre lui et moi. Il est tendu par le vœu d'une fusion de l'existence de l'un et de l'autre, dans l'espoir qu'une telle fusion parviendra à abolir la solitude de chacun. Le désir rêve d'une fusion analogue à celle de la mère avec son enfant qui sort d'elle-même mais à qui tant de liens la rattachent. Ou à celle des amants qui croient ne plus faire qu'un dans leur amour, si forte est l'intensité du désir sexuel et du plaisir qu'il dispense. Mais l'enfant n'est pas la mère et s'il est absorbé dans ce désir de fusion il ne parvient pas à vivre sa propre vie. Et les amants qui croient ne faire plus qu'un sont condamnés à se déchirer dans la violence. Le souhait de fusion affective n'abolit pas la part de violence présente en tout désir. Tout au plus, peut-il la masquer pour un temps, mais il ne la désamorce pas car toute fusion affective entraîne la captation de l'un des partenaires, que cette captation soit consentie ou inavouée. Qu'elle soit dans l'espace de la relation à deux, dans celui de la communauté familiale ou dans l'exaltation de la foule dans la liesse de la revendication ou la fureur de l'émeute, la même logique est à l'œuvre qui confère une intensité à la proximité, au détriment de la liberté de chacun. Ici comme là, une même intensité émotionnelle extrême, mais fugitive. La même logique, et la même illusion car, dès lors que l'intensité retombe, la solitude laisse apparaître un délaissement insupportable car impossible à conjurer.

Lors même que d'autres nous sont proches par le lien de parenté ou par les choix affectifs, ils nous demeurent donc extérieurs. Tout à la fois proches par ces liens mais à distance. La proximité fait la joie de la vie heureuse d'être délivrée de sa solitude. Cependant, cette proximité, aussi grande soit-elle, ne parvient pas à abolir la distance. Aussi proches soient-ils les uns des autres, demeure, entre les êtres, une distance infranchissable. En fait, si la condition humaine ne vit que de sa relation à l'autre cette relation ne parvient pas à abolir cette solitude essentielle dont témoignent Kafka ou bien Rilke. Dans nos occupations ordinaires nous ne sommes pas seuls, puisque nous avons à les assumer avec d'autres. En face de notre destin, par contre, nous le sommes, irrémédiablement.

### **Le délaissement**

En fin de compte, si cette solitude se révèle insupportable à vivre c'est qu'elle laisse entrevoir la face d'énigme de notre propre condition. Alors, la distance entre l'autre et soi-même devient, pour ainsi dire, infranchissable et, désormais, la vie se trouve comme enfermée non pas tant dans ses seules préoccupations que dans cette part d'elle-même qui l'effraie au

plus haut point : le chaos intérieur de ses pulsions et de ses émotions qui échappent à son contrôle et dont elle ne parvient plus à se déprendre. Dans le cours ordinaire de la vie à l'intérieur de l'espace social, chacun vit dans le monde de ses occupations et de ses soucis du moment. Et l'emprise de son monde intérieur est compensée par les soucis qui l'orientent au dehors. Alors, la vie de chacun croise celle de beaucoup d'autres mais, la plupart du temps, dans l'indifférence. Que nous importent les préoccupations ou les souffrances de ceux que nous croisons de la sorte ? Nous n'en savons rien et, le plus souvent, nous n'avons guère souci de les connaître. La vie commune favorise les relations, mais elle ne fait guère que se côtoyer des individus sans les ouvrir à une rencontre effective.

Tant qu'ils ont des projets, qu'ils parviennent à leur faire prendre forme et tant qu'ils réussissent dans leurs entreprises les hommes éprouvent moins leur solitude. Il semble qu'alors, à l'entour d'eux, beaucoup leur prêtent attention, que ce soit pour les envier ou pour les aimer. La réussite et le succès les confortent et attirent sur eux les regards des autres. Même si chacun poursuit seul son propre chemin, il n'en demeure pas moins sans cesse sollicité hors de soi par ses tâches et ses occupations. Sitôt, par contre, que tout cela devient soudain suspendu, la solitude laisse apparaître cette face de la vie que chacun s'ingénie à fuir, ce délaissement qui l'angoisse d'autant plus il n'a, désormais, plus affaire qu'à son chaos intérieur, incapable qu'il est de le maîtriser. Apeuré par l'événement qui survient et lui laisse pressentir sa fin de vie comme imminente, et livré au tumulte de ses émotions qui amplifie d'autant son angoisse, délaissé par tous les autres et comme abandonné, seul face à cette échéance.

De cette douleur de la vie, Tolstoï a donné une description saisissante dans *La mort d'Ivan Illich*. Sitôt qu'il apprend la maladie incurable qui le ronge d'une manière inexorable, Ivan Illich découvre avec effroi à quel point il est seul pour faire face à son épreuve. Tous ses proches sur qui il pensait pouvoir compter comme sur un recours se détournent car si la maladie est familière aux hommes, dès lors qu'elle se révèle incurable, elle fait peur et, parce qu'elle fait peur, elle incite à la fuite. Il est des cas extrêmes où la douleur du corps est intolérable, comme si, alors, l'être humain, dépossédé de lui-même et de sa parole, ne pouvait désormais plus que gémir sans fin ou hurler sa plainte. Cependant, pour autant que l'on dispose de calmants, la douleur la plus grande n'est, peut-être, pas tant celle qui mord l'individu dans sa chair que celle du délaissement qui l'abandonne, seul, en face de l'échéance inévitable. Il se peut qu'il ne souffre plus dans sa chair, mais il ne parvient pas à dissiper l'angoisse du délaissement car qu'est-ce que vivre, désormais, maintenant que les regards des autres se vident ou se détournent et que le présent de la vie est sans avenir ? Le fond du délaissement est atteint lorsque l'existence est contrainte de découvrir, malgré elle, qu'elle est sans recours, dans un monde vide, sans appui en dehors d'elle, en un présent qui n'ouvre sur rien ni sur personne et livrée à la seule peur panique de l'abandon.

Nous ne vivons, en effet, le présent de chacun de nos jours que déjà en attente d'un temps autre de la vie, d'un temps à venir où se logent nos projets et nos rêves d'une vie différente espérée comme meilleure que le présent. Or, voilà bien ce qui s'effondre dans le temps où s'impose l'évidence de l'échéance proche. L'existence est encore dans la vie, mais elle pressent sa propre mort comme si proche que cela ne lui laisse aucune possibilité ni pour rêver encore ni pour oser projeter quoi que ce soit. Interdite de projets et de rêves, ne pouvant désormais se rapporter qu'aux seuls souvenirs des moments heureux ou malheureux de sa vie passée. Et, de surcroît, sans personne à qui en faire confidence. Le délaissement contraint à ce douloureux monologue de qui ne renonce pas tout à fait à parler, mais qui n'y parvient pas

réellement car nulle écoute ne l'accueille. Contraint à vivre, tel le Prométhée d'Eschyle, « dans un désert sans homme ».

Lorsque Job clame à la face de son Dieu qui se tait et devant ses amis stupéfaits : « Qui me donnera quelqu'un qui m'écoute ? », il exprime la demande essentielle de l'être humain, celle d'une écoute bienveillante et disponible. Savoir que l'on a la parole en partage, comme la philosophie nous l'a appris de longue date, la belle affaire si on ne peut partager cette parole avec personne et si nul ne consent à l'entendre pour ce qu'elle veut dire ! L'important, en effet, est moins la capacité de la parole que la possibilité d'ouvrir, par elle, des chemins vers d'autres à même de comprendre. Le seul important n'est pas tant d'être en mesure de parler, il est de rencontrer une présence attentive et disponible à ce qui veut se dire de la difficulté de vivre.

### **La compassion**

Les formes de la solitude sont nombreuses dans une vie d'homme, depuis celle de la suspension momentanée et, somme toute, simplement partielle des relations avec ceux qui nous sont les plus proches, jusqu'à cette rupture complète qui jette l'existence dans le délaissement. Le délaissement n'est donc pas une forme banale de solitude qui étreint la vie dans le temps où les liens les plus essentiels qui nous unissent à nos proches familiers se distendent. Il en est la forme extrême, puisque alors la distance devenue infranchissable entre les individus les laisse sans recours et que tout se passe comme si le chemin ordinaire entre l'homme et son semblable ne pouvait désormais plus être parcouru.

Ce chemin ordinaire est celui des mots qui permettent de solliciter l'aide d'un autre, de lui adresser une demande, bref, de nous rendre proches l'un de l'autre. Entre un être humain et un autre tout ne se passe pas dans les mots. Les actes, les gestes de la main, les expressions du visage et les silences eux-mêmes, en un sens, parlent autant que les mots. Mais si tout ne se passe pas *dans* les mots, l'essentiel passe *par* les mots qui, seuls, permettent de se faire comprendre pour ce que l'on veut dire. Au point que là où les mots ne sont plus possibles l'existence atteint la forme extrême du délaissement ou de la solitude. Il est des seuils de l'expérience où ce chemin des mots est aboli ou rendu impossible. Ainsi, dans la dépression ou, plus encore, dans la psychose où l'existence est comme emprisonnée en elle-même. Ainsi, également, dans la vie de celles et de ceux qui ont enduré l'épreuve du viol ou de l'humiliation extrême. Comment, alors, déterminer les mots et l'attitude de celui qui ne renonce ni à comprendre ni à se faire entendre pour maintenir la rencontre ? Seule, peut-être, la démarche de compassion est en mesure de maintenir la possibilité d'une proximité lors même que tout semble la démentir.

En parlant de *compassion*, je ne désigne pas une forme banale de pitié dont nous savons bien que ceux qui en sont l'objet ont horreur parce qu'elle insiste trop sur le fait que celui à qui elle s'adresse est à part du monde des hommes. Parler de *compassion* est une autre façon de parler de *sympathie*. Dans le premier cas, la racine du mot est latine, dans le second, elle est grecque mais, dans l'un comme dans l'autre, elle est façon d'exprimer un « pâtir-avec » ou un « éprouver-avec » qui sait se tenir au plus près de celle ou de celui à qui elle s'adresse.

On peut toujours soupçonner la pitié d'être un sentiment équivoque où celui qui est ému s'apitoie davantage sur lui-même que sur celui dont il dit avoir pitié, tels tous ces gens que la réalité de la souffrance ou de la maladie d'un autre semble bouleverser mais qui, en fait, ne pleurent que sur eux-mêmes. La souffrance des autres devenant l'occasion de parler, une

nouvelle fois, de leur souffrance à eux, une souffrance suspecte tant elle prend plaisir à se raconter sans fin. La pitié n'empêche pas les hommes d'être bavards, de parler sans fin d'eux-mêmes et, en fin de compte, de demeurer sourds à la détresse de l'autre homme perdu dans sa douleur. Parler trop, en effet, et jusqu'à s'étourdir de mots est façon de ne pas se laisser atteindre : ne pas entendre pour ne pas se voir déstabilisé soi-même. La compassion réelle sait, par contre, que se tenir disponible est être capable de demeurer dans l'écoute, faisant silence sur soi-même. Savoir ne pas parler de soi, sinon pour rappeler à celle ou à celui qui le sollicite que la vie n'est simple pour personne. Et savoir parler peu car si tout passe par les mots les mots ne parviennent pas à tout dire. C'est pourquoi la compassion sait que le chemin vers l'autre passe aussi par le geste de tendresse et d'attention. Seul Guérassime, le serviteur fidèle et attentif a le courage de demeurer auprès d'Ivan Illich. Seule, également, dans le film de Bergman, *Cris et chuchotements*, Anna, la servante discrète, a ce même courage auprès d'Agnès, dans le temps de son agonie. Ne disant que les seuls mots qui indiquent la présence attentive et disponible. Guérassime ou Anna, autant de figures de ce témoin capable d'écoute que réclame Job. Une écoute attentive, disponible et patiente.

Capable, par là, du geste de la main qui apaise l'enfant apeuré. En tout adulte dans la peine, en tout être qui souffre, en effet, et quel que soit son âge, la voix qui exprime sa douleur a la tonalité de la voix de l'enfant qu'il a été. L'enfance s'efface dans la vie ordinaire de l'adulte requis par ses tâches ou ses responsabilités. Le sérieux du travail n'a que faire de la joyeuse insouciance du temps de l'enfance, comme de ses peurs devant ce qui survient. Mais, que vienne à se fissurer cette assurance du sérieux et l'on entend poindre dans la voix qui exprime son désarroi une autre voix qui, elle, vient de l'enfance. D'une enfance de suite terrorisée devant la moindre menace d'un monde inquiétant. Dans la parole brisée de qui tente de dire sa douleur se laisse donc entendre la voix de l'enfant qui pleure. Ce même enfant toujours présent en chacun et qui a besoin qu'on lui tienne la main pour dissiper au moins une part de sa peur.

Et pour maintenir, même tenu, le *fil de la vie*. L'individu désemparé par la douleur du délaissement endure, en effet, cette douleur comme un labyrinthe où sa propre vie se perd. S'il arrive, peut-être, à comprendre comment il est entré dans ce labyrinthe, il est dans l'incapacité de trouver, par lui seul, le chemin de la sortie. Plus que toute autre douleur, celle de la solitude contrainte est un lieu où l'on se perd car pour ne plus savoir reconnaître ses lieux et ses liens familiers, l'existence est désormais perdue dans sa vie même. Maintenir le fil de la vie dans l'échange, même limité, de paroles vivantes est, en fin de compte, permettre de ne pas sombrer tout à fait dans le désarroi d'un naufrage qui a brisé les liens jusqu'alors familiers.

La compassion n'a pas la prétention d'être plus forte que la mort dont elle est incapable de retarder l'échéance. Cela est l'office de la seule médecine, pour autant que cette dernière en soit capable. Elle ne délivre personne de la charge d'avoir à vivre sa propre vie, jusque dans la détresse. Elle lui rend simplement moins malaisée cette charge en l'assurant que, hors d'elle et à ses côtés, un autre se tient disponible, à son écoute et dans le seul souci de l'entendre en répondant le moins mal possible à sa demande. Chacun vit dans son *idios cosmos*, ce monde propre ou particulier, tissé des élans de son désir autant que du tumulte de ses émotions et s'il peut nous sembler que notre vie se déroule dans un monde commun à tous, du fait des tâches et des obligations qui nous requièrent, il est rare que les hommes parviennent à ne plus vivre dans ce seul monde intérieur qui les sollicite avec force. Or, le geste de compassion est signe adressé à l'individu délaissé que celui qui se fait présent de la sorte est capable de sortir de son monde pour se tenir dans la proximité du souffrant. La compassion n'a donc pas la prétention d'abolir la solitude essentielle de chaque être humain, elle ne l'abolit pas. Elle se contente de

permettre à qui souffre d'un tel délaissement de ne pas céder au vertige du désarroi, en maintenant le fil de la vie envers et contre tout. Le fait de tenir la main de celui qui est en fin de vie est, en un sens, dérisoire. Mais non pas pour celui qui, sans cela, serait voué au désespoir absolu.

© François Chirpaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

12 novembre 2006